

Alfred Besse des Larzes

poète et improvisateur valaisan

1848-1904

En évoquant aujourd'hui * devant vous le poète et improvisateur valaisan Alfred Besse des Larzes ¹, j'ai l'impression de faire une entorse aux traditions de la Société d'Histoire du Valais Romand. Le sujet, en effet, s'il est valaisan, n'a rien d'historique. Besse des Larzes n'a pas plus laissé de traces dans l'histoire de son pays et de son temps que n'en laisse, au revers du sillon où elle se pose entre deux trilles, l'alouette, l'oiseau chanteur par excellence.

Si, afin de placer mon personnage sous le signe de l'Histoire, j'essaie de ressusciter cette société du Second Empire et de la III^e République qui fut le cadre de son existence (dans la mesure où une existence placée tout entière sous le vocable de la fantaisie et de l'aventure peut tenir dans un cadre), si je rappelle que Gambetta songea un moment à faire de notre poète un sous-préfet qui aurait eu plus d'un trait commun avec celui d'Alphonse Daudet, mon sujet cesse d'être valaisan.

Je ne sortirai pas de ce dilemme. C'est pourquoi je vous prie de bien vouloir prendre ma causerie pour ce qu'elle est : le simple hommage d'un Valaisan à un compatriote dont le talent mérite d'être tiré de l'oubli.

* * *

Avant d'aborder la figure centrale de mon sujet, il est nécessaire que je vous dise deux mots de son père, Maurice Besse des Larzes.

Je vous demanderai pour cela de bien vouloir faire, en imagination, un petit voyage dans le temps et dans l'espace, et de vous reporter en 1855, à Paris, dans la loge de la grande tragédienne Rachel.

Celle-ci est alors à l'apogée de son talent.

La petite chanteuse des rues, que Choron, le directeur de l'Opéra,

* Communication présentée à l'assemblée de la S.H.V.R. tenue à Fully le 22 mars 1942. Je tiens à remercier ici, comme je l'ai fait à Fully, M. J.-B. Bertrand de la parfaite obligeance avec laquelle il a mis son érudition à ma disposition.

¹ Besse est le nom de son père, Deslarzes celui de sa mère. Le père de notre poète a scindé le mot pour se donner de la naissance.

avait remarquée à Lyon en 1830, a fait son chemin. Pensionnaire, puis sociétaire de la Comédie Française, elle a incarné tour à tour Chimène, Camille, Roxane, Monime, Phèdre, Bérénice, Pauline, Esther, Athalie, en un mot, tous les grands rôles de la tragédie classique. Elle a été la Lucrèce de Ponsard, l'Adrienne Lecouvreur de Scribe. Chacun de ces rôles a été pour elle un triomphe.

Cette « bohémienne aux airs de souveraine en voyage », comme on l'a appelée, règne effectivement sur les esprits et sur les cœurs. Son courrier lui apporte chaque jour, outre les sollicitations et les requêtes qui sont les rançons de la gloire, d'innombrables témoignages d'admiration.

Mais le génie et la beauté ne font pas germer que l'admiration. Ils suscitent aussi l'incompréhension et l'envie, qui en sont les côtés négatifs, comme l'ombre est le côté négatif de la lumière.

Au faîte de la gloire, Rachel le sent passer, ce souffle de la jalousie. Une cabale est montée, qui tend à lui opposer la Ristori. De santé délicate, peu faite pour les rivalités de métier, Rachel s'apprête à gagner l'Amérique. C'est alors qu'elle reçoit d'un inconnu une tragédie en vers, intitulée *Frédégonde et Brunehaut*. Cet inconnu, qui se dit Valaisan et Bagnard, et qui signe Maurice Besse des Larzes, lui propose le principal rôle de sa pièce, celui de *Frédégonde*.

Rachel lit. Il y a de beaux vers, mais la pièce est injouable. Pas d'action, et surtout pas de dénouement. Quand, à la fin du dernier acte, Brunehaut s'écrie :

... maintenant, *Frédégonde*,
A nous deux ! Oh ! ma lutte étonnera le monde

la véritable tragédie historique commence. Et c'est le moment que choisit Maurice Besse des Larzes pour terminer la sienne.

Incarnar la *Frédégonde* de Besse des Larzes, après avoir été la Camille de Corneille et la Phèdre de Racine ? Impossible.

Ce n'est pas le moment de galvauder son talent.

Mais comme il s'agit d'un compatriote, car Rachel n'oublie pas qu'elle est en quelque sorte Suisse et Argovienne¹, il faut atténuer les rigueurs d'un refus. Ce voyage en Amérique n'est-il pas un prétexte tout trouvé ?

Elle écrit donc, le 22 juin 1885, à celui que, dans son *Histoire littéraire de la Suisse Romande*, Virgile Rossel appelle « le candide Bagnard » :

¹ Elisa Félix, dite Mlle Rachel, est née à Mumpf, en Argovie, dans la roulotte de ses parents, colporteurs d'origine juive et polonaise.

Je regrette de ne pouvoir m'occuper de Frédégonde, mon prochain départ pour l'Amérique ne me laisse plus un moment de loisir.

Recevoir un autographe de celle dont on attendait la gloire, est une piètre compensation. Maurice Besse des Larzes essaie cependant de masquer sa déconvenue sous les apparences d'une sereine philosophie :

Evidemment, note-t-il quelque part, le prestige seul de Rachel aurait pu faire accepter sur la scène une œuvre nouvelle d'un homme inconnu dans le monde dramatique. J'y ai donc renoncé. Mais il faut savoir trouver à tout, même aux insuccès et aux déceptions, un côté riant et joyeux.

Cette philosophie à la façon de Démocrite et du Renard de La Fontaine, est au fond le secret du bonheur. Voilà pourquoi je me suis dit, je l'avoue, au risque d'éveiller un malin sourire chez l'ombre du grand fabuliste : Mieux vaut se présenter au jugement calme et serein d'un petit nombre de lecteurs, que d'affronter les orages de la scène, où l'on est si souvent, de nos jours surtout, dans l'alternative inévitable de se résigner d'avance à subir les sifflets, ou de sacrifier au caprice des coteries et aux passions mobiles des foules, non seulement ses opinions, ses tendances, ses goûts personnels, mais encore les principes immuables et absolus de l'esthétique.

Ne cherchons pas quels sont, pour Maurice Besse des Larzes, les « principes immuables et absolus de l'esthétique ». Contentons-nous d'ajouter qu'il écrivit encore un autre drame, *Nabuchodonosor*, dont un critique a pu dire « qu'il ne saurait être joué sans risquer d'endormir dès le premier acte tous les spectateurs, pour ne les réveiller qu'au quatrième ».

Quant à son œuvre poétique qu'on retrouve éparse dans diverses publications, notamment dans le *Valais romand*, qui parut à la fin du siècle passé, elle vaut surtout par l'honnêteté des sentiments, par un louable amour du sol natal. Elle présente même, par ci par là, quelques beaux vers, mais, dans l'ensemble, elle manque d'envolée et de rythme.

La philosophie est la troisième corde de la lyre de Maurice Besse des Larzes. Dans un ouvrage intitulé *La Science et la Foi*, il fait l'essai d'une philosophie appliquée aux sciences et à la littérature. Cet ouvrage contient de multiples emprunts au chancelier Bacon, notamment au *Novum Organum*, et au *Traité de la Dignité et de l'Accroissement des Sciences*.

Ce remarquable touche-à-tout, qui, toute sa vie, aimait les Muses, mais que les Muses n'aimèrent pas, nous apparaît un peu comme l'ébauche de ce que fut son fils. Plus exactement, il représente l'homme de la transition entre deux générations : entre le paysan tenace, positif et économe, que fut sans doute son père, et le bohème fantaisiste, insouciant et prodigue, que sera son fils. Chez lui, le goût du vers s'allie au sens pratique. Que le démon de la poésie habite Maurice Besse des Larzes, c'est indéniable. Mais cette faculté, encore embryonnaire, et qui n'arri-

vera à plein épanouissement qu'à la génération suivante, sert de levain à de multiples ambitions. La poésie est chez lui moins une fin qu'un moyen.

Rien de semblable chez son fils, aucune trace d'arrivisme. Il chante parce que sa fonction est de chanter, mais il se montre étranger à toute intrigue. Ce n'est pas lui qui pillerait le *Novum Organum* :

Je rime sans souci de la philosophie
Et j'irai en rimant jusqu'à Sainte-Sophie.

dira-t-il un jour.

C'est ce rimeur que nous allons essayer de suivre à travers la plus nomade des existences.

* * *

Alfred Besse des Larzes naquit à Lyon le 2 juillet 1848. Lyon, du celtic *Lugdunum*, signifie Colline du Soleil levant... Ironie des mots ! Cette vaste cité où les grandes manufactures de draps, de soie, de coton, de faïences, côtoient les monuments de l'époque romaine, où les vieilles églises voisinent avec les anciens hôpitaux, reçoit, plus rarement qu'une autre, les caresses du soleil. Sur cette étendue mouvementée de toits, de clochetons, de tours, de flèches, de hauts fourneaux, la brume étend trop souvent son voile floconneux, chargé d'humidité.

Ce que Besse des Larzes verra d'abord, ce sera des rues étroites et sombres, des pavés humides, des murs suintants, un ciel noyé de vapeurs lourdes.

La précoce sensibilité de l'enfant devait s'imprégner de cette poésie triste, enveloppante, pénétrant mélange d'angoisse et de douceur. Les cours de la Saône et du Rhône, les chalands qui montent et descendent le courant, seront, pour le futur pèlerin, une première invitation au voyage.

D'ailleurs, par delà les brouillards et les murs de sa ville natale, il découvre bientôt des bois, des prés, des fleurs, des oiseaux. Il leur réservera, sa vie durant, le meilleur de son cœur.

A moins de 14 ans, il dira :

Je suis le rêveur de la plaine,
L'ami des fleurs et des oiseaux ;
J'aime les bords de la fontaine,
J'aime la forêt où le lierre
Arrondit ses bras en arceaux.

Au reste, l'enfance de Besse des Larzes fut brève. A l'âge où les petits collégiens s'essaient péniblement aux premiers rudiments du latin, il a déjà mis en vers le *De Viris*. Son exceptionnelle précocité, sa facilité à

manier la rime, le signalent à l'attention de son entourage. A 12 ans, son père le retire du monde enchanté de l'enfance, pour le présenter à la curiosité amusée des grandes personnes.

Il le promène, tel un objet rare, à travers la France, et, en 1860, l'emmène en Suisse. Pour la première fois l'enfant voit se dérouler devant ses yeux le pays de ses ancêtres. A Genève il donne une séance d'improvisation. La presse signale cette « occasion unique d'entendre un enfant créer en deux ou trois minutes de fraîches poésies et parler couramment en vers sur tous les sujets qu'on veut bien lui fixer ».

A Sion, où il se fait entendre également, c'est un triomphe ! Tant de vivacité d'esprit, tant d'ingéniosité verbale ravissent les auditeurs. Sa voie est désormais tracée. Il se spécialisera dans l'improvisation, remplaçant, ou croyant remplacer, par une prodigieuse facilité verbale, l'émotion véritable, et la profondeur du sentiment.

On peut déplorer que Maurice Besse des Larzes n'ait pas compris combien le talent précoce de son fils eût gagné en intensité, en profondeur, combien son registre eût été plus étendu, plus sonore, si on eût songé à lui donner les bienfaits d'une culture solide. Car l'élan, le don, la force initiale ne sont pas tout. Comme le dit Paul Valéry, « la poésie et les arts ont la sensibilité pour origine et pour terme, mais, entre ces deux extrêmes, l'intellect et toutes les ressources de la pensée, même la plus abstraite, comme toutes les ressources des techniques, peuvent et doivent s'employer ».

La production spontanée de la sensibilité, c'est la matière brute que le poète doit travailler, comme le sculpteur doit modeler sa pâte, comme le peintre doit retoucher ses toiles, étudier ses perspectives. Il a besoin pour cela du contact permanent des maîtres de la pensée et des rythmes. Il faut qu'il puisse s'élever à l'universel, accorder son souffle au souffle cosmique, et arriver, par une sorte de divination, à la connaissance des grands problèmes du cœur. Or, cela fera toujours défaut à Besse des Larzes.

Je l'ai comparé, ailleurs, à l'homme à la cervelle d'or de Daudet ; Besse des Larzes a, en effet, dès l'âge le plus tendre, gaspillé des dons qui eussent été remarquables s'ils avaient été cultivés.

Quoi qu'il en soit, voilà notre poète engagé sur la voie de l'improvisation. Moderne troubadour, il ira désormais de collège en collège, de couvent en couvent, voire de château en château, et ne s'arrêtera que pour mourir.

A 14 ans, il donne une séance au séminaire de Montmorillon. On lui fait un accueil si enthousiaste, si bienveillant, qu'il y retournera sou-

vent. On l'y retrouve en effet en 1865. C'était alors, dit un témoin, « un beau jeune homme à la tête superbe, aux yeux clairs et rayonnants d'intelligence, au front large et olympien, à la chevelure abondante et fièrement rejetée en arrière, à la physionomie douce et franche, provoquant tout de suite la sympathie ».

A peine sur la scène, il lance des vers, en guise d'introduction :

Oui, j'ai beau me gonfler comme une pyramide,
Voyez, je suis, hélas ! bien jeune et bien timide,
On ne peut, à 16 ans, être encore un César !

Les applaudissements accueillent cette entrée en matière pleine de modestie. Sur l'initiative d'un professeur, et sur cet aride sujet qu'est la géométrie, il compose ce sonnet :

Je suis prêt à jeter la plume et le crayon ;
Plus interdit, hélas ! qu'un âne sous la sangle,
J'aimerais mieux tresser des mèches de lampion
Qu'improviser ici sur le cercle et sur l'angle.
Car, malgré l'incidence et la réflexion,
Je me perds au milieu d'un triangle rectangle ;
En appelant du ciel quelque petit rayon
Un problème m'étouffe et la corde m'étrangle.
Grands dieux ! faire en rimant l'éloge du carré !
Je suis prêt à crier plutôt « Miserere ».
Quel sujet effrayant pour ma tremblante muse !
Quand bien même j'aurais Apollon pour parrain,
Pourrais-je vous trouver quelque joli refrain
Sur la circonférence et sur l'hypothénuse ?

Vienne, Montélimar, Courtrai, Poitiers, Namur, Melle, le voient tour à tour, entre 1865 et 1870. Souvent il charme, toujours il étonne et amuse.

Si ses vers sont rarement d'une inspiration élevée, la faute en est à l'auditoire qui s'amuse à lui proposer les mots les plus hétéroclites et souvent les plus terre à terre.

Voici quelques exemples de ces tours de force :

Avec *philosophie* et *jardin botanique*, il bâtit ce quatrain :

De rapprocher ces mots, aisément je me pique,
Car, à l'époque où nous vivons,
La philosophie est un jardin botanique,
Qui renferme, ici-bas, pas mal de cornichons !

Et avec *saucisse* et *bénitier*, il compose :

Saint Antoine eut jadis une tentation
Dont l'histoire a gardé le souvenir célèbre.
Le diable, chez ce saint, mit tout en action
Pour lui faire un instant embrouiller son algèbre.
Saint Antoine resta ferme dans l'étrier,
Et trouvant un secours contre tant d'injustices,
De son pauvre cochon il sauva les saucisses,
En aspergeant le diable avec son bénitier.

De même avec *sabot* et *poésie* :

Quand Pégase prend le galop
Aux chemins de la fantaisie,
Il fait jaillir, sous son sabot,
Les éclairs de la poésie.

Avec *justice* et *locomotive* :

Chez la nation grecque et la nation juive,
La justice a parfois frappé des innocents :
La justice est, hélas ! une locomotive
Qui déraile de temps en temps.

Avec *vertu* et *chassepot* :

Lorsque Satan, sorti de son noir entrepôt,
De ses tentations fait siffler les mitrailles,
La vertu fut toujours le divin chassepot
Avec lequel les saints ont gagné les batailles.

Avec *âme* et *soulier* :

L'esprit divin partout fait rayonner son âme,
On obtient son salut aux plus humbles métiers :
Autrefois saint Crépin, en faisant des souliers,
Fit briller saintement la splendeur de son âme.

Bientôt, les salons de Paris s'ouvriront devant lui. Les journaux de la capitale, qui distribuent la renommée, lui consacrent des articles élogieux. Dans le salon de la comtesse Stéphanie Tascher de la Pagerie, il remporte un véritable triomphe.

Mais cela ne le grise pas. Sans doute sent-il qu'être loué comme *improvisateur*, ce n'est pas être consacré comme *poète*. Pour ces blasés, son exceptionnelle facilité fait de lui une curiosité, une sorte de « mouton à cinq pattes », et rien de plus.

D'ailleurs, l'ombre paisible des couvents, l'atmosphère des internats, lui plaisent mieux que le tourbillon mondain. La saison revenue, il reprendra son bâton de pèlerin.

A Vienne (France), en 1869, il construit, sur des rimes données, une échelle poétique, exercice consistant à descendre, puis à remonter les mêmes rimes sur deux sujets différents.

ELOGE DE L'EAU (Echelle descendue)

C'est l'eau qui donne au lis sa riante couleur,
C'est partout et pour tous une utile liqueur.
Elle sert au pompier pour éteindre la braise,
Au bon cultivateur pour arroser la fraise ;
Elle sert au gourmand pour faire son bouillon,
Au vieillard pour blanchir son bonnet de coton.
Grâce à l'eau, pour dîner, le poisson nous arrive ;
Sans eau, point de vapeur, point de locomotive.
L'eau fait pousser la vigne, et c'est un fait certain
Que l'ivrogne, sans eau, serait privé de vin.

ELOGE DU VIN (Echelle remontée)

Assez d'eau comme ça : je vais chanter le vin !
 Un chacun le préfère à l'eau, j'en suis certain.
 Pour moi, je l'aime fort. Par la locomotive,
 De Bordeaux, chaque mois, un vieux tonneau m'arrive.
 De pampre couronnant mon bonnet de coton,
 Chaque jour, de Bacchus, je fête le bouillon.
 Le vin donne à mon nez le carmin de la fraise.
 Bacchus ! toi qui me rends le cœur chaud comme braise,
 Fais que, jusqu'à cent ans, ta divine liqueur
 De ma face vermeille augmente la couleur.

Voici encore un bout rimé sur le melon, avec pour rimes les dix premiers chiffres :

D'un melon bien mûri, que j'aime le parfum !	(un)
Les gourmands aiment tous les voir auprès d'eux.	(deux)
Les Grecs en mangeaient-ils à la guerre de Troie ?	(trois)
Sans m'occuper des Grecs, j'en mange comme quatre...	(quatre)
Le melon aux repas est un régal fort sain :	(cinq)
Il me semble plus doux que le fruit du cassis.	(six)
Pour faire un bon dîner, c'est la bonne recette.	(sept)
Devant ce fruit exquis, le chagrin prend la fuite.	(huit)
Pour ma part, chaque été, j'en mange un morceau neuf	(neuf)
Et j'espère en manger jusqu'au « De profundis ».	(dix)

Nous le voyons tout un été, à Cauterets, tenir la chronique mondaine de la station, dans un journal local. Il le fait en vers :

Je vais, du six juillet rimer encore la liste.
 A la fois, en ce jour, viennent à Cauterets :
 Monsieur Martin de Niort, installé chez Prouret,
 Madame Giraudet, chez Mayou, Carcassonne,
 Et Latapie attrape un Faucon, de Craponne.
 Latapie est chasseur, cela se sait partout,
 Et chez lui, de Paris, vient Madame Berthoud.

Besse des Larzes signait trois ou quatre cents vers de ce genre-là par semaine.

Parmi ses improvisations, il y a encore lieu de citer celle-ci qu'il fit à Cauterets, également. Il y a en ces vers quelque chose de plus qu'un exercice de virtuosité :

Quelle est la chose en cette vie,
 Qui vous parfume mieux le cœur ?
 Est-ce un rêve de poésie ?
 Est-ce le laurier du vainqueur ?

Quelle est la chose la plus belle,
 Qui vous fasse croire au bonheur ?
 Est-ce le nid de l'hirondelle,
 Est-ce le parfum de la fleur ?

Quelle est la chose la plus douce,
 Que l'homme aime et que Dieu bénit ?
 Est-ce un nid caché dans la mousse,
 Ou l'oiseau caché dans son nid ?

Quelle est la chose la meilleure ?
De la gloire, est-ce le flambeau ?
Est-ce l'orgueil qui fait qu'on pleure
Sur un peu de pourpre en lambeau ?

Ce n'est pas la gloire éphémère,
Ce n'est pas l'orgueil triomphant,
C'est le sourire d'une mère
Sur le berceau de son enfant.

Certes, je ne vous présente pas ces bouts-rimés pour de la poésie. Ils ne sont, comme je l'ai déjà dit, ni d'une inspiration très élevée, ni d'une facture remarquable. Mais qu'on imagine les difficultés d'une composition au pied levé, avec des rimes imposées, devant un auditoire à l'affût de la moindre hésitation, de la moindre défaillance, et dont la malignité s'ingénie justement à proposer des mots dont le rapprochement paraît impossible.

Besse des Larzes se tire de ces difficultés avec une souveraine aisance.

Nous avons là-dessus le témoignage de Louis Courthion, qui le voit pour la première fois au cours d'une tournée en Valais, en 1873 :

Je me rangeais, dit-il, avec une timidité de petit écolier à la vue de ce beau jeune homme de 25 ans, aux yeux profonds et brillants, aux cheveux rejetés en arrière, qui fumait force cigares valaisans, qui affectionnait la chasse, la pêche, et qui vous alignait couplet sur couplet, en moins de temps qu'il n'en fallait aux vieux curials du pays pour enjoliver leurs signatures.

Besse des Larzes venait à ce moment-là de contracter mariage avec une demoiselle Pauline-Alexandrine Duroc, de Coutances en Normandie. On ne possède aucun renseignement sur celle qui fut la compagne du poète. Par une bizarrerie qu'on ne s'explique pas, il a toujours caché son mariage à sa famille et ce n'est qu'en 1904, à Fribourg, derrière le cercueil qui l'emmenait à sa dernière demeure, que les proches de Besse des Larzes virent sa femme pour la première fois.

Que représenta-t-elle pour lui ? Si les liens de l'hyménée furent impuissants à le fixer, il n'en demeure pas moins que Coutances devint dès lors le port d'attache de sa vie vagabonde, et comme les cargos qui bourlinguent à travers les océans, il y reviendra de temps à autre faire relâche. C'est là qu'il s'adonnait à cette passion pour la pêche que Louis Courthion a notée. Sur les bords de la Soulle, au pied des grands peupliers qui balancent dans le ciel léger leurs corps flexibles, ou des saules dont l'onde reflète les torsos difformes, il passe des heures paisibles, ne souhaitant rien au delà de ce calme profond que ne parvient pas à troubler la fuite éperdue des truites à travers les algues. Tout ce qu'il y a en lui de propension au rêve, tout ce que son cœur a d'informulé et de vague, trouve un climat moral qui lui convient auprès de la race taci-

turne et mélancolique qui vit sur la terre d'Armor, saturée de légendes nées sur les landes désertes ou sur la mer d'émeraude, et qui parlent de cités mystérieuses endormies aux profondeurs des flots...

Mais bientôt le goût de l'aventure le reprend. Il y a en Besse des Larzes un démon intérieur, un perpétuel besoin d'évasion, qui lui donne « ce cœur qui se tourmente » dont parle Dostoïewsky et qui l'empêche de se fixer nulle part :

De pré en pré, de grève en grève,
Je cherche, sans repos ni trêve,
Une fleur, céleste rayon,
Une fleur que j'ai vue en rêve
Et dont je ne sais pas le nom.

Oh ! dites-moi dans quel vallon,
En quelle lointaine contrée,
Rayonne la fleur adorée
Dont je voudrais savoir le nom ?
Fût-elle au pays de l'aurore,
Loin, bien loin par delà les mers,
Pour la voir une fois encore,
J'irai au bout de l'univers.

Cette fleur, il semble bien que Besse des Larzes ne l'ait jamais rencontrée. Jusqu'à la fin de sa vie, il reste l'insatisfait qu'attire tout nouvel horizon. C'est pourquoi il a pu dire dans un quatrain improvisé, dont le réalisme n'exclut pas la sincérité :

Je ne fais au sort nul reproche,
Je constate un fait seulement :
L'espérance est un tournebroche
Où le rôti manque souvent.

Si ce mot affreusement prosaïque de *tournebroche*, appelant invinciblement celui de *rôti*, ne lui avait pas été imposé, et s'il avait pu habiller sa pensée selon son goût, Besse des Larzes se serait servi de termes plus poétiques, mais, tenons-le pour certain, il eût dit exactement la même chose.

J'ai peut-être abusé des citations. Je crois pourtant que ces quelques épis recueillis dans le champ de l'improvisation dont la moisson est généralement promise au vent, étaient nécessaires pour vous donner un aperçu du talent ou, si vous préférez, de la virtuosité de Besse des Larzes improvisateur.

* * *

Mais cet habile jongleur, ce remarquable assembleur de mots, ce n'est pas tout Besse des Larzes. Il y a en lui, à côté, ou, mieux, au-dessus de l'improvisateur, un authentique poète.

Par une curieuse compensation du sort, cet homme qui montra dès l'enfance des dispositions d'esprit si brillantes qu'elles eussent paru exceptionnelles même chez un adulte, conservera, tout au long de sa vie, le cœur d'un enfant.

A travers toute son œuvre poétique, il y a comme un aveu transparent de faiblesse, et un amour intense, profond, pour tout ce qui a besoin de tendresse, de protection, de douceur caressante : les fleurs, les oiseaux, les enfants, pour qui chaque jour est un univers doré, et chaque heure légère et parfumée comme une fleur de pommier.

On songe au mot d'Anatole France : « Il est bon que le cœur soit naïf, et que l'esprit ne le soit pas ». Besse des Larzes avait un esprit brillant, acéré, enclin à l'épigramme ; mais il portait dans le cœur cette naïveté qu'André Chénier réclamait de tout vrai poète.

Poète, il l'est, par la simplicité de son cœur, par sa sincérité, par son pouvoir d'échapper au réel, en un mot par sa position sentimentale devant la vie.

Et il l'est aussi par la qualité de résonance de ses vers, leur adéquation parfaite aux sentiments qu'il a voulu exprimer.

Mais s'il a trempé ses lèvres aux sources de l'inspiration, Castalie ne lui a pas donné le don magnifique des larmes, ni le pouvoir d'exprimer en vers immortels les extases de l'amour, le goût amer des voluptés éteintes, les révoltes et les déchirements devant la fuite du temps, et les arrêts impitoyables du destin, tous ces climats du cœur où se déploie, comme l'aile d'un oiseau de grand vol, le génie des grands poètes.

Besse des Larzes n'aura été, lui, qu'un aimable poète mineur. Ce n'est pas avec les yeux d'un Virgile, d'un Lucrèce, ou d'un Vigny, qu'il voit la nature et le monde, mais tels que les ont vus Arnaud, Millevoie, Hégésippe Moreau ou Reboul.

Il n'a pas traduit les sentiments tumultueux qui animent et déchirent les héros de Shakspeare ou de Racine, mais il a prêté sa voix aux humbles, aux enfants, aux oiseaux et aux fleurs.

Ce n'est déjà pas si mal. Combien de poètes ne pourrait-on pas citer qui n'ont été sauvés de l'oubli que par quelques pages, ou même quelques vers d'une inspiration particulièrement heureuse ? La *Chute des Feuilles* de Millevoie, la *Pauvre fille* de Soumet, la *Voulzie* d'Hégésippe Moreau, la *Veillée* d'Arnaud, le *Petit Savoyard* de Guiraud, sans oublier le fameux *Sonnet* de Félix Arvers, rappellent aux lecteurs des Anthologies des noms dont, sans eux, l'oubli se serait complètement et définitivement emparé.

Besse des Larzes a assuré son nom contre l'oubli total grâce à deux

poèmes charmants, que vous connaissez sans doute, mais que je m'en vais néanmoins vous redire, puisque, comme l'a dit plaisamment quelqu'un, le rôle du conférencier est de dire aux gens ce qu'ils savent déjà.

L'un de ces poèmes s'appelle *L'envers du ciel*, et nous l'avons tous plus ou moins appris à l'école :

Pourquoi, dit un enfant, ne vois-je point reluire,
Au ciel, les ailes d'or des anges radieux ?
Sa mère lui répond, avec un doux sourire :
Mon fils, ce que tu vois n'est que l'envers des Cieux.
Et l'enfant s'écria, levant son oeil candide
Vers les divins lambris du palais éternel :
Puisque l'envers des Cieux, ô mère, est si limpide,
Comme il doit être beau l'autre côté du Ciel !

Sur le vaste horizon quand la nuit fut venue,
A l'heure où tout chagrin dans un rêve s'endort,
Le regard de l'enfant s'élança vers la nue :
Il contempla l'azur semé de perles d'or.
Les étoiles du ciel formaient une couronne,
Et l'enfant murmurait, près du sein maternel :
Puisque l'envers des Cieux si doucement rayonne,
Oh ! que je voudrais voir l'autre côté du ciel !

L'angélique désir de cette âme enfantine
Monta comme un encens au céleste séjour,
Et lorsque le soleil vint dorer la colline,
L'enfant n'était plus là pour admirer le jour.
Près d'un berceau pleurait une femme en prières,
Car son fils avait fui vers le monde immortel,
Et, de l'envers des Cieux, franchissant la barrière,
Il était allé voir l'autre côté du ciel.

L'autre poème, moins connu, est intitulé : *Ressemblances* :

C'est jour de parfum, et jour de lumière.
La fillette a pris l'aïeul par la main,
Et cherchant des fleurs l'odeur printanière,
Ils s'en vont tous deux par le vert chemin.
Ils s'en vont tous deux, sous le ciel immense :
Elle toute fraîche, et lui tout cassé,
Siècle qui finit, siècle qui commence,
Elle l'avenir et lui le passé.

Anneaux opposés d'une même chaîne,
Aube et crépuscule, éclat et pâleur,
Jeune fleur éclos au pied du vieux chêne,
Vieux chêne penché sur la jeune fleur.

Quel contraste entre eux, quelle différence
Entre ce front rose et ce crâne blanc !
L'un est souvenir, et l'autre espérance,
L'enfant est alerte, et l'aïeul tremblant !

Pourtant, ressemblance étrange à comprendre,
On voit dans les yeux qu'ils lèvent vers nous,
La même lueur indécise et tendre,
Le même regard enfantin et doux.

C'est que nous mourons, afin de renaître ;
L'aurore succède au soir étouffant,
Et le temps vainqueur, sur l'ordre du Maître,
Met, dans l'oeil des vieux, des regards d'enfant !

Certes, il n'y a rien, dans les poèmes que je viens de vous dire, de très neuf et de très rare. On n'y découvre pas ce « frisson nouveau » que Victor Hugo saluait dans la poésie de Baudelaire, mais le vers est aisé, souple, naturel, la pensée pleine de fraîcheur et de naïveté.

Il est vrai que les problèmes de la métaphysique ne viennent pas compliquer les sentiments de Besse des Larzes, ni brouiller sa vision du monde.

Sa foi est simple. Pour lui, le monde est un vaste jardin sur lequel veille paternellement Dieu le Père, punissant, comme il se doit, les méchants, mais n'oubliant jamais de récompenser les bons, dès cette terre déjà. Dans ce jardin, les fleurs et les oiseaux sont d'ailleurs plus proches de Dieu que l'homme, adonné au péché.

A chaque juron qui s'élance,
Une fleur, symbole d'espoir,
Devant le firmament balance
Son mystérieux encensoir.

Et couvrant les bruits de blasphèmes,
Monte des nids et des rameaux
Jusqu'à la Sagesse suprême
Le doux cantique des oiseaux !

Quoi de plus édifiant que ce pinson du couvent, dont je vais vous conter l'aventure :

Certain pinson y trouvant
Une existence facile,
Dans le jardin d'un couvent
Avait élu domicile.

Il y passait les saisons,
Et les Sœurs, par les allées,
Récitaient leurs oraisons
Sans troubler ses envolées.

Or, à force d'écouter
Les novices réunies,
Il apprit à répéter
Deux mots de leurs litanies.

Deux mots, apportés du Ciel,
Suivant le récit biblique,
Par l'Archange Gabriel
Pour le salut angélique.

Mais le pinson du jardin
Ayant franchi la limite,
Un vautour fondit soudain
Sur notre imprudent ermite.

Le pauvre petit cria,
Par un reste d'habitude,
Les mots : Ave Maria !
Sous la griffe aiguë et rude.

Et tel est le grand pouvoir
De ce doux nom de Marie
Qu'il a le don d'émouvoir
Même un vautour en furie.

Le vautour, vers l'horizon.
Reprit son vol solitaire
Et notre ami le pinson
Revint vite au monastère.

Ma mère m'avait un jour
Conté cette simple histoire ;
Je vous l'ai dite à mon tour :
Tout bon chrétien peut y croire.

Il est malheureusement probable que ce monde idéal qu'il portait en lui n'empêcha pas Besse des Larzes de sentir les heurts et les meurtrissures du monde réel.

En 1903, âgé de 55 ans, mais prématurément vieilli, il vient à Bagnes recueillir un petit héritage. Il y donne à cette occasion une séance d'improvisation, la dernière de sa vie.

On cite de lui, à cette occasion, un impromptu bâti sur les mots *crapaud* et *cathédrale* :

Lorsque je vois Renan, armé d'une écritoire,
Vouloir mettre à néant Jésus et son histoire,
Je crois voir, non à tort, un crapaud noir et sale
Bavant avec effort contre une cathédrale.

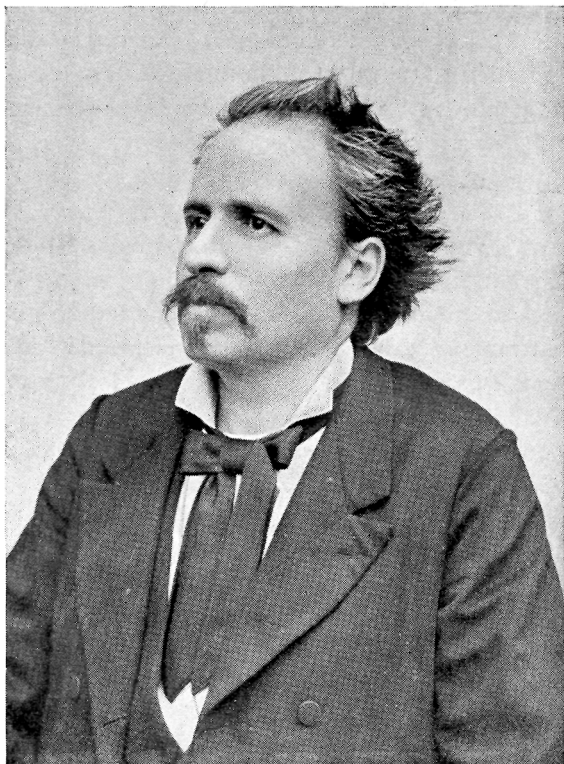
On possède un portrait de Besse des Larzes datant de cette époque. Malgré les marques de l'âge, on y retrouve quelques-uns des traits qui avaient frappé Louis Courthion en 1873 : un front immense, noblement développé, des yeux brillants et qui semblent regarder au delà des choses visibles, des cheveux rejetés en arrière, comme par un coup de vent impétueux.

Une moustache plutôt rare, une impériale mal taillée, une lavallière négligemment nouée, dérangent un peu la belle ordonnance classique de ce visage, et laisse transparaître le bohème.

Il quitte Bagnes à la fin de l'année 1903 à destination de Fribourg, où, le 29 janvier 1904, dans un hôtel louche, la mort le fixera pour toujours.

On a dit que sa mort parut suspecte, car on ne retrouva sur lui aucun reliquat de l'héritage touché à Bagnes, et les autorités fribourgeoises ordonnèrent une enquête qui ne donna d'ailleurs aucun résultat.

La chose n'est pas impossible. Toutefois nous savons qu'un prêtre apporta à Besse des Larzes les secours de la religion, ce qui exclut l'idée d'une mort violente et inopinée.



Quoi qu'il en soit, Besse des Larzes dort son dernier sommeil dans un cimetière de Fribourg, où sa tombe est soigneusement entretenue par les soins de ses proches.

Un inconnu a composé pour lui cette épitaphe :

Parmi la neige et les frimas,
Ici gît un poète à l'âme douce et tendre.
Si la vie on voulait lui rendre,
Des Larzes ne le voudrait pas.

Comme hommage posthume, la municipalité de Coutances donne en 1937 son nom à une rue de la ville.

* * *

Cet homme que son exceptionnelle précocité semblait vouer à la plus brillante destinée, qui, tout jeune, avait été présenté à Alexandre Dumas, que Gambetta avait remarqué, qui avait entretenu des relations suivies

avec le Prince Henri de la Tour d'Auvergne, avec Mgr Mermillod, avec ce Cardinal Pie qui joua un rôle de premier plan au Concile du Vatican, au moment de la définition de l'Infaillibilité du Pape, cet homme mouret pauvre et solitaire, et l'oubli ne tarda pas à s'emparer de son nom.

Lui-même l'avait prévu, lui a dit un jour :

Sachant que mon partage est la mort et l'oubli...

Semblable au « Pinson du Couvent » dont je vous ai dit tout à l'heure l'histoire, il n'eut d'autre souci, au cours de sa vie, que de chanter, et de chanter précisément dans les monastères dont la paix profonde plaisait à son âme simple et naïve. Il fut ainsi préservé de l'amour du lucre et de l'ambition, et s'il souffrit quelquefois de la pauvreté, du moins garda-t-il son cœur de toute basse envie.

Au terme de sa vie, Gogol, le célèbre auteur des *Ames mortes*, écrivait, dans sa *Confession d'un Auteur* :

J'ai poursuivi la vie dans sa réalité, non dans les rêves de l'imagination, et je suis arrivé ainsi à Celui qui est la Source de la vie.

Qui oserait affirmer qu'ayant pris le chemin contraire, c'est-à-dire ayant négligé les réalités de la vie pour suivre les rêves de son imagination, Besse des Larzes ne soit pas arrivé lui aussi au même but, à Celui qui est la Source de la vie ?

Edmond TROILLET